

## *Philippe Nicolas, enseignant trappeur*

**Douze ans en tant qu'enseignant dans les grands ensembles urbains pour proposer une autre forme de pédagogie : faire qu'il se passe quelque chose entre l'enfant et la nature, afin que cet enfant se sente en charge de la vie. Même loin de la nature, le lien avec elle reste crucial dans le développement d'un enfant, qui plus est celui qui grandit loin de tout arbre, toute montagne ou toute prairie.**

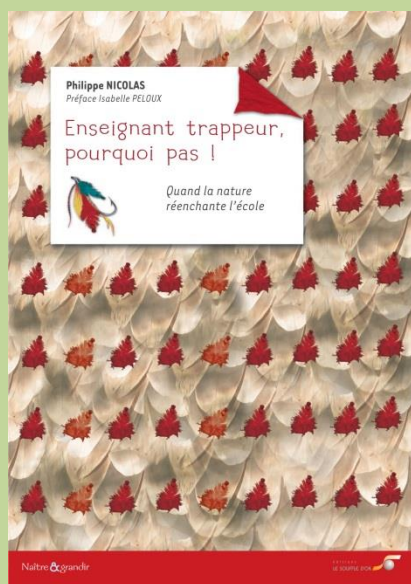


« Je me souviens bien de ce premier octobre 2004, jour de ma première rentrée, jour lumineux même par la pluie qui s'abattait sur les barres d'immeuble de la ville. En quête de mon établissement, la petite fille au cartable à qui je demande le chemin de l'école me fait la remarque : « *Vous n'êtes pas d'ici vous !* ». Ce « *Vous n'êtes pas d'ici vous !* » sera précisément la pierre d'achoppement à une pédagogie existentielle, celle qui redonnera le lien avec la nature, car si je n'étais pas d'ici, de cette urbanisation de l'hyper béton, je serai bientôt celui du tiers oublié : je serai celui de la nature.

### ***Projet éducatif en zone d'hyper-béton : aimer et faire aimer la terre***

Mon projet d'enseignement, face au constat de séparation de l'enfant et de la Terre, s'ancrait, et s'ancre encore actuellement, sur le projet d'aimer et faire aimer la Terre, de rétablir le lien entre l'élève et la nature. La synthèse de ma pédagogie repose sur un processus en deux étapes. La première : faire qu'il se passe quelque chose entre l'enfant et la nature. La seconde qui découle de la première : faire en sorte que l'apprenant se sente en charge de la vie.

*Voici un extrait de son dernier ouvrage :*



# Faire œuvre de cabane



Je reviens d'Islande où j'ai passé dix jours en tout dans une isba au bord d'une rivière à saumon à des kilomètres de toute habitation.

« Après une matinée de pêche fructueuse au poisson d'argent sur la rivière Blanda, j'ambitionnais la remontée du canyon avec dans le dos le plus grand

des trois bécards que j'avais séduit sur une mouche locale - une *snaelda german* pour les initiés. Découvrant le dénivelé que j'avais à gravir pour regagner ma cabane - près de quatre cent mètres -, je m'aménageais des pauses et me lovais à chaque fois à même les mousses et les fleurs de la pente escarpée pour reprendre mon souffle. Blotti dans les hautes herbes, dans le creuset d'une respiration allègre et profonde, contemplant la géographie originelle du paysage, résonnait en moi *Heimat, Heimat, Heimat...*

J'étais le paysage. Appuyé sur la Terre, j'étais en vérité dans un berceau traversé par des courants d'une extrême douceur, je me découvrais en communauté de substance avec le paysage, j'accédais à ma patrie véritable, la Terre. Mieux que de marcher dans la beauté, j'accédais à ma beauté, celle toute intérieure, toute lumineuse ! Voilà qui fit mon cœur amoureux !

Nous portons en nous les éléments naturels et les éléments naturels nous portent, cette évidence me portait à faire œuvre de cabane avec mes petites têtes blondes : nous chauffer avec le bois que l'on prendrait soin de couper, de ramasser, de faire sécher ; manger les poissons qu'il nous faudrait apprendre à pêcher, nous inscrire dans la temporalité et l'énergie de la géographie locale pour délaisser le tempo de la montre.





Œuvre de cabane à l'école, c'est faire en sorte que mes élèves gardent en mémoire l'expérience de nuits d'hiver en cabane par des températures sous zéro et si possible des hurlements de loup à proximité du refuge, l'expérience d'un toit primordial à éprouver la joie et la sobriété. Faire en sorte qu'au troisième millénaire, ils découvrent qu'avec un jerrican de vingt litres d'eau potable, une hache, deux stères de bois sec et la quantité requise de provisions, que l'aventure, la vraie, la grande commence. Qu'ils sachent dans l'après de la cabane répondre à la question cruciale :

comment se réchauffer par moins quinze ? Et que, sans hésiter, ils en récitent par cœur le regard éclairé toutes les étapes de la construction du feu sans en omettre aucune. « Alors d'abord retirer ses gants, puis se frotter les mains pour les désengourdir de la morsure du froid glacial, extraire de sa poche étanche qui contient le combustible, un ensemble de brindilles et de petit bois sec préalablement emballé, retirer la neige, échafauder une pyramide avec les brindilles et le bois sec, se saisir de la boîte d'allumettes, sans précipitation, craquer la première, la seconde, voire la troisième, en tirer la flamme qui allumera la mèche de la bougie, l'enfourner sous le frêle édifice de bois, attendre une poignée de secondes le temps du feu des brindilles et des premières fumerolles, agrémenter le feu naissant par du bois de plus en plus grossiers à mesure de la hauteur des flammes, enfin se réjouir fièrement ! ».

Qu'ils gardent le souvenir de la braise comme d'une espérance qui ne décevra jamais dans les moments difficiles ! telle est l'œuvre de la cabane dans la mémoire des élèves qui se savent enfants de la Terre (...)





Dans l'expérience pédagogique pluridisciplinaire de penser sa cabane, et ce, du croquis au plan, du plan à la maquette, de la maquette à la construction de l'habitation grandeur nature, j'ai pu constater que l'enfant des villes garde au tréfonds de lui l'archétype de la cabane comme la certitude d'une planète bleue parfaitement habitable. (...)

Cet imaginaire de la cabane qui germe tous les ans depuis 12 ans au pied de la plus grande barre d'immeuble d'Europe dévoile une espérance vie est folle la vision claire du bonheur possible sur Terre en harmonie avec toutes les formes de vie.